

Dans une de ses tournées, la fantaisie vint au général en chef de savoir ce que chacun lisait :

— Que tenez-vous là, Bessière?

— Un roman, général.

— Et toi, Eugène?

— Un roman, général.

— Et vous, Lavalette?

— Un roman, général.

— Un roman! un roman! répétait Napoléon en levant les épaules.

— Et toi, Lannes, qu'est-ce que tu lis?

— Ma foi, général, quelque chose de fort ennuyeux, un petit

bouquin intitulé *Emile*, par Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, auquel, par parenthèse, je ne comprends rien du tout ; mais c'est pour tâcher de m'endormir.

Duroc lisait aussi un roman, ainsi que Berthier, qui avait demandé à Arnault quelque chose de bien sentimental et s'était apitoyé sur les *passions du jeune Werther*.

— Lectures de portières et de femmes de chambre que tout cela, reprit Napoléon avec un ton d'humeur. Arnault, ne donnez plus que des livres d'histoire à ces messieurs ; des hommes ne doivent pas lire autre chose.

— Alors, général, demanda en souriant le bibliothécaire, pour qui garderai-je les romans ? car il n'y a ici ni portières ni femmes de chambre.

Tant que Napoléon fut en mer, il se leva rarement avant huit heures du matin.

L'Orient présentait presque l'image d'une colonie de deux mille habitants. C'était un admirable spectacle que cette réunion de bâtiments de toute grandeur, ville flottante au-dessus de laquelle les vaisseaux de haut-bord s'élevaient, de même que les églises d'une capitale au-dessus de ses plus hautes maisons, et que *l'Orient*, comme une véritable cathédrale, dominait de toute sa hauteur.

Chaque jour le général en chef invitait quelques personnes à dîner avec lui, sans compter l'amiral, l'état major, les colonels, et ceux qui mangeaient habituellement à sa table. Après le dîner, lorsque le temps le permettait, il montait sur la galerie, qui, par son étendue, pouvait servir de promenade. Une après-midi, Napoléon s'étant jeté tout habillé sur son lit, dit à Berthier :

— Faites-moi l'amitié d'aller chercher Arnault.

Celui-ci arrive. En le voyant entrer :

— N'avez-vous rien à faire, monsieur le bibliothécaire ? lui demanda Napoléon.

— Non, général, du moins pour le moment.

— Eh bien ! ni moi non plus, répliqua le général en chef en cherchant à retenir un long bâillement. Si nous lisions quelque chose, cela nous occuperait.

— Que voulez-vous lire, général?... De l'histoire, de la philosophie, de la littérature, de la politique, des voyages, de la poésie?..



— Lisons de la poésie aujourd'hui.

— Quel poète, général? Homère? C'est le père à tous.

— Je connais peu l'Odysée :

lisons l'Odysée.

Arnault va chercher l'Odysée. Comme il rentrait, l'aide-de-camp Duroc, qui, averti par la sonnette, était venu prendre les ordres de son général, reçut injonction de ne laisser entrer personne et de ne revenir, lui-même, que quand il serait appelé.

— Par où commencerons-nous, général? demanda Arnault quand ils furent seuls.

— Parbleu! par le commencement... Allez, je vous écoute.

Voilà donc le bibliothécaire de l'armée d'Egypte lisant tout haut :

« Comme quoi les poursuivants de Pénélope mangeaient, en lui faisant leur cour, l'héritage du prudent Ulysse, le patrimoine du jeune Télémaque, et son douaire à elle; égorgeant leurs bœufs, les écorchant, les dépeçant, les faisant rôtir ou bouillir, et s'en régaland ainsi que de leur vin. »

Il serait difficile de dire jusqu'à quel point cette naïve peinture des mœurs antiques égaya Napoléon; mais tout à coup, interrompant son lecteur en se levant brusquement de son lit :

— Et vous me donnez cela pour du beau! lui dit-il. Eh bien! mon cher, sachez que ces héros-là ne sont que des maraudeurs, des fénéants et des fricoteurs... Si nos cuisiniers se fussent conduits comme eux, en campagne, je les eusse fait fusillier tous, les uns après les autres. Voilà de singuliers rois, ma foi!...

Arnault eut beau répéter qu'il ne fallait pas juger Homère d'après le goût moderne; Napoléon l'interrompait toujours en répétant d'un ton goguenard :

— Et vous appelez cela du sublime, vous autres poètes!... Quelle distance de votre Homère à mon Ossian! Tenez, ajouta-t-il après

avoir donné un peu de calme à sa gaité, moi, je vais vous lire un peu d'Ossian ; vous jugerez de la différence.

Et prenant un exemplaire de ce poète, coquettement relié en maroquin rouge doré sur tranche, lequel était toujours sur une petite table, près de son lit, de même qu'Homère sous le chevet d'Alexandre, le général en chef se mit à déclamer *Témora*, son poème favori.

Il faut le dire, quoique Napoléon racontât très bien de mémoire, lorsqu'il lisait, il était loin de faire valoir son sujet.

Par suite de son peu d'habitude à lire haut, la langue lui tournait souvent ; quelquefois même, remplaçant un *t* par un *s*, et quelquefois aussi un *s* par un *t*, il faisait ce qu'on est convenu d'appeler des *liaisons dangereuses*. Estropiant ainsi les mots, ou mettant un mot à la place d'un autre, par l'effet naturel de sa précipitation et de l'emphase avec laquelle il débitait son texte, il prêtait un caractère moins épique que burlesque à son enthousiasme ; et cependant il s'arrêtait après avoir lu deux ou trois strophes, et s'écriait :

— Hein ! quelles pensées !... quels sentiments ! Voilà qui est bien autrement noble que les rabâchages de votre Odysée ! Voilà du véritable sublime, du grand et du sentimental tout à la fois ! Mon Ossian est un poète, tandis que votre Homère n'est qu'un radoteur.

— Homère, il est vrai, général, répondait froidement Arnault, radote quelquefois : Horace le lui reproche ; cependant, si Horace ressuscitait et jugeait Ossian, je doute fort qu'il partageât votre opinion sur ce barde écossais.

— Horace, votre Horace n'était qu'un pamphlétaire, un Geoffroi de son temps ; jaloux, caustique, envieux, qui faisait de la critique à tel prix que ce fût !... Ne pas aimer Ossian !...

— Général, j'admire ses beautés ; mais cela n'empêche pas qu'Homère soit le plus sublime de tous.

Napoléon, qui ne se tenait pas pour battu, allait répliquer, quand on ouvrit la porte : c'était Duroc.

— Qu'est-ce ? demanda Napoléon en fronçant le sourcil ; que voulez-vous ? Je n'ai point appelé, je n'ai point sonné.

— Général, comme l'escadre a mis en panne, le général Kléber a profité de la circonstance pour venir vous voir ; il est là dans la chambre du Conseil.

— Ne vous avais-je pas dit d'attendre, pour entrer, que je sonnasse? Ai-je sonné? Pourquoi vous permettez-vous de déroger à mes ordres?

— J'ai cru, général...

— Vous avez mal cru, Monsieur; rien ne vous autorisait à désobéir. Retirez vous et ne venez pas avant que je vous appelle.

Duroc se retira tout déconcerté. Arnault ne l'était guère moins que lui. Enfin, tout signe d'humeur ayant disparu :

— Général, se hasarda à dire Arnault, il me semble que vous avez été bien sévère pour ce pauvre Duroc?

— Ne sait-il pas ce que c'est un ordre?

— La circonstance, comme il l'a dit, pouvait faire passer là-dessus; le général Kléber peut avoir des choses importantes à vous apprendre, plus importantes sans doute que celles que j'avais l'honneur de vous dire. Il ne peut pas revenir à volonté.

— Il n'appartient à personne de juger de l'importance des objets dont nous nous occupons. Eût-elle porté sur des matières graves notre conversation n'en eût pas moins été interrompue.

— Mais général, Kléber peut s'imaginer que nous décidons ici du sort du monde, tandis que nous ne nous occupons que de questions assez innocentes, puisque je plaide ici pour Homère, et vous pour Ossian.

Cette réflexion ayant fait sourire Napoléon, il se jeta à bas du lit et reçut Kléber.

Cependant on approchait de Malte. La frégate qui éclairait la marche signala tout à coup des voiles au sud.

— Ce sont les Anglais! s'écria-t-on de toutes parts; ils se sont placés entre nous et Malte; il y aura bataille!

Il y eut branle-bas. Toutes les cloisons qui partageaient le vaisseau furent enlevées, tous les bagages portés à fond de cale, et les postes distribués. Personne ne devait être inutile: les militaires devaient se battre, les savants porter les gargousses.

Une bataille navale dirigée par Napoléon eût dû avoir un caractère tout particulier. Les préparatifs étaient faits, lorsque les signaux de l'escadre légère annonçèrent que la flotte en vue, était ce convoi de Civita-Vecchia à la recherche duquel l'*Artémise* avait été envoyée, et par laquelle il était escorté. Cette nouvelle fut bientôt confirmée

par le capitaine Stangnelet lui-même. Ce capitaine, quelques jours après avoir quitté la flotte, ayant rencontré le convoi à peu de distance des bouches du Tibre, avait fait route avec lui ; et, présument avec raison que l'escadre s'était ennuyée de l'attendre, au lieu de se rendre à Maretimo, il était allé droit à Malte, où après avoir attendu l'*Orient*, il revenait à sa rencontre. Tel fut le résumé du rapport qu'il fit à l'amiral en présence du général en chef.

— Capitaine, cette marche n'était pas celle que je vous avais tracée, dit l'amiral ; vous deviez nous rejoindre à la station de Maretimo, ou nous y attendre. Si vous l'aviez fait, la jonction serait opérée depuis quatre jours.

— Il est dur, monsieur l'amiral, quand on a fait pour le mieux, de s'entendre blâmer. Il me semble que le résultat de ma mission me donne droit à autre chose qu'à des reproches : j'en appelle au général en chef.

Confidents des inquiétudes que l'absence prolongée de l'*Artémise* avait causées à Napoléon, ceux qui étaient présents n'entendirent pas sans crainte le capitaine lui adresser cette interpellation. Sa figure, jusqu'alors impassible, prit une expression formidable ; de bleus qu'ils étaient dans le calme, ses yeux devenus noirs, semblèrent lancer des étincelles.

— N'en appelez pas à moi, jeune homme ! répondit il à Stangnelet avec un accent terrible ; ne me demandez pas mon avis ; je ne veux pas le donner ! Quand je songe à la responsabilité que vous avez assumée en manquant à vos instructions, je ne puis que m'étonner de l'indulgence de monsieur l'amiral à votre égard. N'en appelez pas à l'avis du général en chef, vous dis-je ; il ne pourrait s'empêcher de vous faire traîner devant un conseil de guerre pour cause de désobéissance formelle... et vous savez qu'il y va de la tête!... Encore une fois, Monsieur, n'en appelez pas à moi !

Foudroyé par ces mots, Stangnelet ne réplique rien. L'amiral Brueys, un des meilleurs hommes qui fussent au monde était atterré lui-même. Il fit sortir le capitaine, et se réunissant à Berthier, à Junot, à Lavallette et à d'autres pour apaiser le général en chef, il parvint à assoupir l'affaire.

— Je ne voulais pas me mêler de cela, répétait Napoléon ; pourquoi m'a-t-il obligé de sortir de ma neutralité ?

Le même soir, et longtemps après son dîner, comme il prenait le frais sur la galerie, en s'entretenant de la panique du matin, on entendit tout à coup un bruit sourd. « Un homme à la mer ! » s'écria-t-on. Aussitôt on jette à l'eau les cages à poulets, les bouées de sauvetage, les chaloupes.

Le temps était calme ; mais la nuit était tellement obscure qu'il était impossible de rien distinguer. Au bruit de la chute, un matelot provençal s'était élancé dans la mer. L'intérêt excité par le péril du premier s'accrut naturellement de tout celui qu'excita le péril du second. Penché comme tous les assistants sur le balcon de la galerie, Napoléon attendait avec anxiété le dénouement de cette scène, lorsqu'une voix s'écria :

— Les voilà ! ils sont sauvés !

Et aussitôt on entrevit dans l'ombre le nageur, qui poussait devant lui un corps d'une grosseur énorme : on applaudit en masse au courage, au dévouement et à l'adresse du Provençal. Or, qu'avait-il sauvé ?...

La carcasse d'une vieille vache que le cuisinier du vaisseau n'avait pas cru devoir faire manger à l'équipage, parce qu'elle était décédée le matin même de mort naturelle. Un rire général et inextinguible accueillit la découverte de cette méprise. Quand sa propre hilarité fut un peu calmée :

— Eh bien ! Messieurs, dit Napoléon, le trait n'en est pas moins digne de récompense ; c'est pour sauver la vie à un homme que ce brave matelot a exposé la sienne ; il ne faut juger ici que de l'intention.

Et il lui remit quelques écus, qui s'augmentèrent aussitôt des libéralités de tous les assistants.

— Tu es bien heureux, lui dit le général en chef, que la flotte n'ait pas marché ; s'il avait venté bon frais, comment te serais-tu tiré d'affaire ?

— Bagasse ! *as pas peur* : j'aurais nagé jusqu'à Malte.

— Soit ; mais la flotte marchant toujours, aurais-tu pu la rejoindre ?

— Eh donc ! j'aurais nagé jusqu'en Égypte.

Ce brave marin s'appelait Pomayrol et était fils du cuisinier de l'*Orient*. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de parler de lui dans

la suite de cette histoire, et notamment lorsque nous serons arrivés à l'époque du camp de Boulogne.

C'était à la pointe de Malte que Bonaparte avait donné rendez-vous au général Baraguay-d'Hilliers, qui devait lui amener, outre sa division, le convoi de Civita-Vecchia placé sous les ordres de Desaix, Ils étaient arrivés, dès le 6, devant le port de La Valette, avec deux frégates, dix-neuf barques canonnières, et soixante-dix bâtiments de transport.

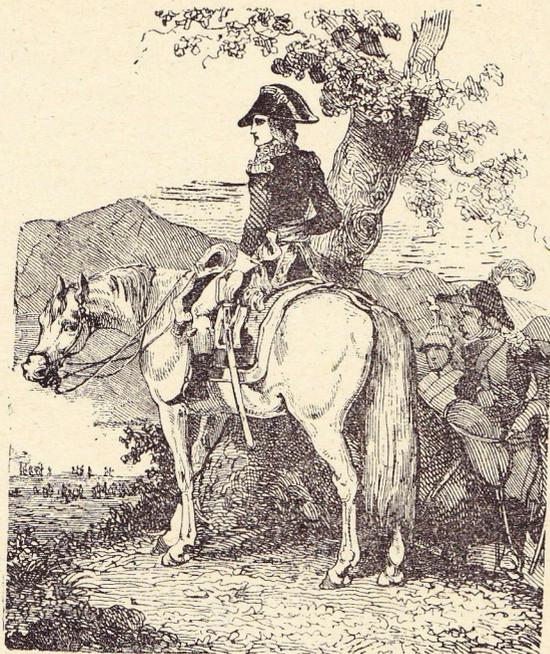
Le 9, au lever du jour, le navire-amiral *l'Orient* leur fut signalé par une vigie, et, vers quatre heures du soir, toute la flotte était réunie sous les murs escarpés de La Valette, à une portée de canon des forts.

Placée au milieu de la Méditerranée, aux confins de l'orient et de l'occident, l'île de Malte est une position importante qui a été tour à tour occupée par les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Barbares, les Normands et les Espagnols, qui en firent cession, en 1530, aux chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, chassés de l'île de Rhodes.

On avait vu ces chevaliers durant le *xvi^e* siècle, faire la police de la Méditerranée, protéger les pèlerins qui allaient à Jérusalem, ainsi que les navires marchands des puissances chrétiennes ; leur pavillon était alors redouté sur toute la côte barbaresque. En l'année 1798, ils n'avaient plus de marine : enrichis par les donations faites à leur Ordre, ils avaient, dans l'opulence, contracté le goût du luxe et de l'oisiveté, et ils employaient la meilleure part de leurs revenus à se procurer sur le continent les jouissances les plus mondaines.

Le titre de chevalier de Malte n'engageait, n'obligeait plus à rien, et la plupart des membres de l'Ordre ne pouvaient considérer que comme une parure l'épée qu'ils portaient au côté : aussi, quand l'Espagne avait conduit, en 1784, cent dix-sept bâtiments sous les murs d'Alger, l'Ordre n'avait-il pu se faire représenter, dans ce formidable armement, que par un vaisseau, deux frégates et quatre galères.

Bonaparte avait apprécié combien la possession de Malte importait au succès de ses desseins sur la Méditerranée : il était d'ailleurs autorisé par des faits récents à comprendre les chevaliers de Saint-Jean au nombre des ennemis de la France révolutionnaire, et à ne pas tenir compte de leur neutralité.



villon tricolore.

Ces actes d'hostilité n'étaient pas les seuls imputables aux membres de l'Ordre. Sous le magistère d'Emmanuel de Rohan, quinze chevaliers de la langue de France avaient nolisé un bâtiment ragusais pour aller servir la cause de la contre-révolution ; dans le même temps, plusieurs navires espagnols et anglais étaient venus chercher à Malte des armes, des munitions, des matelots ; enfin, en 1795, l'Ordre avait accepté le protectorat de la Russie, fâcheux dénouement d'une intrigue habilement conduite. Aussi, depuis la mort de Rohan, l'Ordre de Malte, gouverné nominalement par le bavaois Ferdinand de Hompesch, avait-il pour chef véritable l'empereur de Russie, Paul 1^{er}, lequel s'était fait remettre, en grande pompe, à Saint-Pétersbourg, la cote d'armes et la croix du célèbre La Valette.

Voici quel était l'état des esprits dans l'île de Malte, quand la flotte de Napoléon parut sous les murailles casématées de la ville principale de cette île.

Les officiers supérieurs de l'Ordre, pleins d'animosité à l'égard de la France, ne dissimulaient pas, même devant le péril, qu'ils avaient pris résolument le parti des puissances coalisées contre la révolution ; parmi les chevaliers de la langue de France, quelques-uns, autrement inspirés, étaient prêts à tout sacrifier aux intérêts de leur

En effet, en 1793, les puissances coalisées avaient obtenu du grand-maître de l'Ordre, Emmanuel de Rohan, que le port de La Valette fût fermé à tous les vaisseaux de guerre français, et celui-ci, protestant avec emphase contre la déclaration du 22 septembre 1792, avait d'abord refusé de recevoir le chargé d'affaires du nouveau gouvernement ; puis il avait in terdit aux navires de commerce de hisser dans les eaux de Malte leur pa-

patrie, et Bonaparte savait les noms de ceux sur l'appui desquels il pouvait compter : quand aux Maltais, ils n'avaient jamais eu beaucoup d'affections pour les chevaliers de l'Ordre, et il leur était assez indifférent d'être protégés par la France ou par la Russie.

Le grand-maître Hompesch avait été informé de l'arrivée prochaine d'une escadre française : aussi, ne fut-il pas surpris quand on lui annonça que cette flotte était en vue de La Valette : bientôt il reçut une dépêche du général Bonaparte, qui lui demandait l'entrée de tous ses vaisseaux dans le port. Il réunit son conseil.

Après une délibération fort vive, dans laquelle la majorité des officiers de l'Ordre fit montre des sentiments les plus hostiles à la France, le conseil, réuni par Hompesch, refusa d'accueillir la flotte française dans les eaux de La Valette.

Bonaparte avait prévu cette réponse, et l'avait peut-être désirée. A peine lui est-elle parvenue, qu'il ordonne de tout disposer pour effectuer le débarquement des troupes le lendemain à la pointe du jour. Les fonctionnaires supérieurs de l'Ordre font à la hâte quelques préparatifs de défense ; mais tandis que les habitants de la ville condamnent hautement une folle résistance, quelques chevaliers français se prononcent dans le même sens.

Bientôt la discorde est partout, dans la ville, dans les forts, dans la citadelle, et le général Bonaparte n'envoie plus de parlementaires. Le 10, au matin, le grand-maître reçoit de toutes parts les plus fâcheuses nouvelles. Desaix s'est emparé de toutes les batteries, redoutes et retranchements des ports de Marsa-Scala, Saint-Thomas et Marsa-Scirocco ; Baraguay-d'Hilliers occupe, avec dix mille hommes, le fort de Sainte-Agathe, la Guiardiana, la Maison-Retranchée ; Vaubois, maître de la côte, s'avance déjà vers la Cité-Vieille ; Regnier, porté devant l'île de Gozzo par la frégate l'*Alceste*, a mis en déroute le régiment des gardes-côtes et les paysans armés auxquels avait été confiée la défense de cette île ; les batteries ont été enlevées par les grenadiers français : Regnier a ensuite obtenu la soumission de la Cité-Chambray, dont les habitants se sont montrés ouvertement favorables à la cause de l'étranger. Voici bientôt d'autres nouvelles.

Les Français sont dans la Cité-Vieille : le général Bonaparte vient de s'y rendre et d'y former une garde civique ; il visite la cathédrale, reçoit le hakem, les jurats, le clergé ; on vient de conduire devant

lui les prisonniers faits dans les tours, et s'étant adressé à quelques chevaliers de la langue de France, il leur a dit :

« Puisque vous avez eu le courage de prendre les armes contre vos compatriotes, il faut avoir le courage de mourir. Allez, je ne veux point de vous pour prisonniers ; retournez à La Valette, tandis qu'elle ne nous appartient pas encore.

Les chefs de l'Ordre sont consternés : assemblés en conseil, incertains sur le parti qu'il leur reste à prendre, n'ayant qu'une confiance équivoque dans leurs formidables retranchements dont on assure que les Français ont gagné les défenseurs, ils ordonnent à tout le clergé de La Valette de sortir des églises, bannières déployées, de parcourir, de bénir les positions que menace le canon de l'escadre, et d'invoquer la protection de saint Paul, patron du pays.

La nuit venue, la terreur et la confusion augmentent encore.

A tout instant on répand de fausses alertes ; une vive fusillade s'engage sur plusieurs points de la ville entre les patrouilles des assiégés : le grand-maître, ignorant s'il est entouré d'amis ou d'ennemis, fait recevoir à coups de fusil quiconque s'approche de son palais.

Cependant, réunis à la maison de ville, les jurats délibèrent : la situation leur semble désespérée, et ils réclament une suspension d'armes, désirant apprendre du général Bonaparte s'il est venu déclarer la guerre aux chevaliers ou aux habitants de Malte.

Une députation est chargée d'aller communiquer cette résolution au conseil assemblé dans le palais, sous la présidence du grand-maître.

On fait d'abord le plus mauvais accueil aux députés de la bourgeoisie maltaise : le vice-chancelier de l'Ordre s'écrie que leur démarche est un crime digne de la potence ; un commandeur propose une atténuation de peine en faveur de ces messagers de la rébellion et il demande simplement qu'on les mette aux fers.

Plus sage, moins passionné, moins brave, dit-on, que ses conseillers, Hompesch est déjà sur le point de s'unir aux députés maltais pour demander une suspension d'armes, quand il apprend que deux chevaliers ont été massacrés par la population impatiente : en recevant cette nouvelle, il croit déjà voir son palais assiégé par les gens de la ville, et il prend le parti d'envoyer sur-le-champ un parlementaire au général Bonaparte.

La capitulation fut signée le lendemain.

Rien ne fut changé dans le gouvernement municipal des Maltais; ils obtinrent, en outre, sous la souveraineté et sous la garantie de la République française, le libre exercice de la religion catholique, la conservation de leurs propriétés et l'exemption de contributions extraordinaires.

Quant à l'Ordre de Malte, il fut supprimé, comme ayant associé sa cause à celle des ennemis de la France. Le grand-maître reçut une indemnité de six cent mille francs, l'assurance d'une pension de trois cent mille francs, et quitta l'île, dans la nuit du 17 au 18 juin, accompagné de seize chevaliers.

Triste et humiliant cortège, alors que le destructeur de l'Ordre entraînait à sa suite, dans les champs de bataille de l'Orient, quarante quatre de ces chevaliers qui avaient sollicité l'honneur de servir comme volontaires sous les drapeaux de la République!

La division Regnier s'établit dans l'île de Gozzo; Vaubois occupa Malte avec quatre mille hommes; Baraguay-d'Hilliers partit pour la France sur la frégate la *Sensible*, qui fut prise par les Anglais; Regnault de Saint-Jean-d'Angely demeura à La Valette, avec le titre de commissaire civil.

Le 18 juin, la flotte française mit à la voile, emmenant avec elle un vaisseau, deux frégates, qui composaient, avec quatre ou cinq galères, toute l'escadre de l'Ordre, onze cents matelots, sept cents soldats du régiment maltais et les deux cents gardes du grand maître.

Sur le navire l'*Orient*, dans la caisse du payeur de l'armée, on avait entassé des lingots provenant du riche trésor de l'église Saint-Jean, qu'on n'estimait pas à moins de trois millions.



Au Caire

Avant de toucher la terre d'Égypte, Napoléon avait détaché la frégate *la Junon*, pour savoir ce qui se passait à Alexandrie et faire venir à son bord le consul de France, M. Magallon.

Celui-ci apprit au général en chef que, peu de jours auparavant, les Anglais avaient paru devant Alexandrie avec des forces redoutables, et tandis qu'il parlait, il signala, dans l'éloignement une voile de guerre.

Aussitôt Napoléon ordonna de faire mouiller l'escadre le plus près possible de la pointe de Marabou. Quelques bâtiments furent détachés pour croiser devant le port neuf et le vieux port d'Alexandrie.

En outre, comme il comprenait que l'escadre anglaise pouvait apparaître d'un moment à l'autre, il ordonna un débarquement immédiat que, dans toute autre circonstance, il aurait sans doute différé.

L'armée ne compta pour rien les dangers auxquels elle allait s'exposer, et la mer se couvrit bientôt de chaloupes qu'un pilote égyptien, gagné à prix d'or, guida à travers de dangereux rescifs.

Qu'on se figure la position de ces braves, la nuit, entassés sur de frêles chaloupes durant une tempête, et confiant leur salut aux mains d'un Musulman qui pouvait n'être qu'un traître!

Plusieurs embarcations périrent, et la galère sur laquelle étaient Napoléon, Berthier et l'état-major, faillit elle-même ne pas arriver jusqu'à la plage; cependant, à une heure du matin, les Français couvraient le rivage à quatre lieues d'Alexandrie.

Brueys avait proposé au général en chef d'attendre au lendemain pour opérer le débarquement :

— Nous n'avons pas de temps à perdre, avait répondu Napoléon à l'amiral ; la fortune nous offre cette occasion, si je n'en profite pas, nous sommes perdus

C'était la première fois, depuis le temps des croisades, que les hommes d'Orient et ceux d'Occident allaient se retrouver face à face : le choc devait être terrible !

Aussitôt le général en chef passa le revue sans vouloir même changer de vêtements, quoique les siens fussent inondés d'eau.

— Pouvez-vous, avait-il demandé à celui de ses aides-de-camp qui le pressait de prendre cette précaution, pouvez-vous donner des habits à toute l'armée ? Non ! Eh bien ! je ne suis pas d'une autre chair que ces braves ; je veux partager leurs privations et leurs périls.

On n'avait pu débarquer ni artillerie ni chevaux. Napoléon ordonna aux généraux Menou, Kléber et Bon, de disposer leurs divisions en trois colonnes et de marcher, celle du général Bon à droite, celle du général Kléber au centre, et celle du général Menou à gauche.

Le général Régnier fut commis à la garde du point où s'était effectué le débarquement, et les bâtiments appareillèrent pour venir mouiller dans la rade de Marabou, après avoir fait mander à la flotte de faire débarquer le plus tôt possible le reste des troupes, les chevaux et les vivres.

Napoléon se mit donc en marche avec l'armée ; il était à pied,



ainsi que son état-major, confondu parmi les tirailleurs de l'avant-garde, et accompagné des généraux Dammartin, Dumas et Caffarelli. Ce dernier, malgré sa jambe de bois, montrait aux troupes, l'exemple du courage et de la gaité en avançant à travers le sable, qui devait augmenter pour lui les difficultés de la marche.

Enfin, l'armée française arriva à une demi-lieue d'Alexandrie. A la vue des français, un corps d'Arabes à cheval se replia et prit la route du Caire.

Devant Alexandrie, Napoléon chercha plusieurs fois à parlementer avec les habitants pour leur éviter les horreurs d'un assaut.

Ses efforts ayant été inutiles, il donna l'ordre de l'attaque : elle fut terrible ; mais quelques heures après et malgré la vigoureuse résistance de l'ennemi, les français ayant escaladé les remparts, les assiégés se virent contraints de se réfugier dans les tours et d'abandonner la ville. A cette attaque, Kléber fut atteint, au front, d'une balle qui lui fit une blessure dangereuse. Les grenadiers Sabathier et Labruyère furent les premiers qui montèrent à l'assaut, avec un guide nommé Joseph Cala. L'amiral Brueys, le chef d'état-major de l'armée navale Gantheaume, et tous les officiers de la marine, secondèrent les efforts de l'armée de terre. Ils s'élevaient le long des échelles comme ils auraient grimpé à des mâts de vaisseaux. Culbuté deux fois sur la brèche, l'aide-de-camp de Napoléon, Sulkowski, reçut de lui la promesse du grade de chef d'escadron.

— Quoique cavalier, lui dit-il, vous faites fort bien le métier de fantassin.

Une fois maître de la ville, Napoléon, devant qui l'on amena un capitaine de marine turc, fit connaître à cet homme ses intentions et les dispositions de l'armée, et renvoya des parlementaires aux assiégés.

Avant la fin du jour, tous s'étant soumis, les Français occupèrent Alexandrie, et chacun s'étonna de la discipline sévère et de l'ordre que sut y maintenir le général en chef.

Le lendemain, un convoi sortit de la ville, tambour battant et drapeau déployé : c'étaient les braves tués la veille qu'on allait enterrer au pied de la colonne de Pompée.

— Camarades ! s'écria Napoléon quand cette triste cérémonie fut achevée, gravons maintenant sur cette colonne les noms de nos

frères morts les armes à la main, pour qu'ils passent à la postérité, et que dans les siècles les plus reculés, on lise ces noms avec l'admiration qu'ils méritent, et que l'on s'incline devant cette inscription : *Morts pour la gloire de la patrie!*

Après avoir organisé un gouvernement à Alexandrie et mis le port et la ville en état de défense, Napoléon, qui sentait l'importance de se porter rapidement sur le Caire pour s'opposer aux Mamelucks, se dirigea sur cette ville à travers le désert de Damanhour.

Comme l'escadre était mouillée loin de terre et qu'il n'avait point encore été possible de débarquer les approvisionnements de réserve, l'armée dut se mettre en marche sans être pourvue des vivres nécessaires ; mais les moments étaient précieux, et depuis longtemps Napoléon avait accoutumé ses soldats à faire l'impossible.

Voilà donc ces braves marchant au milieu de sables brûlants, sous un ciel non moins brûlant, mourants de faim et n'ayant d'autre ambition que celle d'arriver aux puits de Beda et de Berket.

Mais, hélas ! ils trouvèrent ces puits comblés par les Arabes et virent leurs camarades tomber autour d'eux, leurs camarades qu'un peu d'eau aurait sauvés.

Pour comble de malheur, le mirage venait montrer à leurs yeux un lac immense ; pleins d'espoir, ils marchaient... Ce lac disparaissait comme un appât toujours renaissant et toujours menteur.

Il ne faudrait pas croire que la nuit apportât du soulagement à tant de misères ; elle ne faisait que changer les tourments qu'enduraient les soldats pendant le jour ; car avec la nuit il venait une rosée froide qui engourdissait leurs membres harassés et semblait les écraser d'une étreinte plus rude encore.

Eh bien ! ils supportèrent ces épreuves avec un courage jusqu'alors sans exemple dans les fastes de l'histoire. Il y eut peut-être des plaintes et des récriminations contre le général en chef, mais elles ne furent pas unanimes ; et, une fois parvenue au terme de la marche, l'armée avait oublié ses souffrances.

« L'armée d'Alexandre, dans une pareille occasion, dit le récit officiel du général Berthier, poussa des cris de douleur contre le vainqueur du monde!... Les Français accélérèrent leur marche. »

Ce fut le 8 Juillet que les troupes arrivèrent à Damanhour.

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS